

DOM JUAN

de **Molière**
mise en scène
Anne Coutureau

cartoucherie
la Tempête

REVUE DE PRESSE

Contact presse : Francesca Magni / 06 12 57 18 64 / francesca.magni@orange.fr

Liste presse Dom Juan

Jeudi 17 mars

Tatiana Djordjevic / Le Pariscope
Alexandre Laurent / IDFM
Gérald Rossi / L'Humanité
Philippe Delhumeau / Theatrotheque.com
Audrey Jean / Theatres.com
David Roé Sarfati / Toutelaculture.com
Annick Drogou / spectacles selection
Vladimir de Gmeline /Marianne
Jules Vallet / Rhinoceros.eu
Christophe Bélair / Le Chirurgien dentiste de France
Véronique Hotte / Othello Blog
Wolfgang Kasbisch / Arte

Vendredi 18 mars

Marie-Claire Poirier / Abridgeabattue.com

Samedi 19 mars

Micheline Rousselet / SNES
Mona Ozouf / radio Soleil
Eric Demey / Mouvement
Jean-Luc Jeener / Le Figaroscope et Valeurs actuelles
Anne-Julie Bemont / France inter

Dimanche 20 mars

Pierre François / France Catholique

Mardi 22 mars

Evelyne scelles Fischer / Histoires et Fréquence protestante
Olivier Rogez / RFI
Clementine Koenig / La vie

Mercredi 23 mars

Martine Piazzon / Froggy delight

Vendredi 25 mars

Gwenola David / La Terrasse

Samedi 26 mars

Luc Evrard / Les 5 pièces.com

Dimanche 27 Mars

Christophe Barbier / L'Express
Alicia Dorey / Les5pièces.com

Mardi 29 mars

Bruno Fournies / Regart.org
Jacques Nerson / L'Obs

Mercredi 6 avril

Dany Toubiana / Theatrorama.com

TV :

France O / tournage France O pour l'émission mémô le 29 mars pour une chronique qui sera diffusée entre le 22 et le 28 avril. Première diffusion le 22 avril à 22h35.

Radios :

France Bleu : Interview Anne le 5 avril entre 20h et 20h15 en direct avec Billy au téléphone.

RFI : interview Anne, Birane, Tigrane, Alison le 22 mars après la représentation par Olivier Rogez. Diffusion le 25 mars entre 15h30 et 16h dans l'émission Vous m'en direz des Nouvelles de Jean-François Cadet.

L'express



EN TROIS (X 2) MOTS

DOM JUAN

Loin/Près

Rapprocher de nous les chefs-d'œuvre sans les trahir, c'est le défi des metteurs en scène qui osent transposer les grands textes dans notre époque. En plaçant son *Dom Juan* dans un écrin contemporain, avec Sganarelle, Pierrot et Charlotte sortis du 9-3, Anne Coutureau prend le risque du politiquement correct. Pari gagné, grâce à de jeunes comédiens qui disent et jouent Molière au millimètre. S'il y a une définition de la modernité, elle est ici.

Petit/Grand

Brute brillante, boule brûlante de désirs et de coups, Florent Guyot campe un Tenorio carnivore, jamais lascif dans sa lubricité. Tigran Mekhitarianian lui oppose la silhouette élastique et les vastes yeux d'un Sganarelle adolescent effaré par le vice. Duo gagnant.

Clair/Obscur

Ses actions sont noires, sa philosophie est lumineuse : le défi de Dom Juan est de vivre comme si la morale n'était pas ; il annonce le combat de Nietzsche contre Kant. **C. B.**

Un
chef-
d'œuvre
et un
défi.



S. ANDERSEN/SDP



DOM JUAN, de Molière.
Théâtre de la Tempête,
Cartoucherie, Paris (XII^e).
Jusqu'au 17 avril.

VALEURS ACTUELLES

"IL N'EST DE RICHESSE QUE D'HOMMES." JEAN BODIN

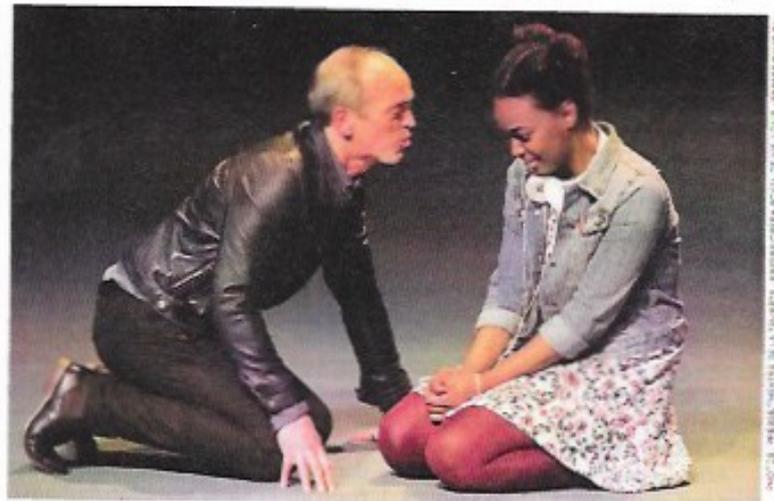
N° 4140 du 31 mars au 6 avril 2016

Un Dom Juan de notre époque

Passionnant

Molière, comme on peut le voir aussi au Vingtième Théâtre avec "le Misanthrope", est un éternel contemporain. Rien de stupide alors à situer l'action de la pièce aujourd'hui. Anne Coutureau s'y essaye à la Cartoucherie de Vincennes avec un bonheur certain.

Tout n'est pas réussi dans ce spectacle mais tout est intelligent, incarné, travaillé. Il y a, par exemple, un troisième acte d'une profonde vérité avec, en apothéose, la scène dite "du pauvre" (Pascal Guignard-Cordelier y est impérial) qui dégage une grande force aussi bien spirituelle que psychologique. De même, l'affrontement qui suit entre Dom Juan et les deux frères d'Elvire est magnifique. Citons aussi le début du deuxième acte avec un comédien qui joue Pierrot vraiment excellent (Birane Ba) et quelques images fulgurantes comme ce Christ en croix qui reprend le visage du pauvre. Rien que pour cela, il faut aller voir ce spectacle qui fait du bien par les temps qui courent. D'autant que Flo-



rent Garyot qui joue Dom Juan est un de nos meilleurs interprètes actuels.

Mais sans doute parce qu'on connaît bien l'œuvre (et le travail habituel d'Anne Coutureau), on reste un peu sur sa faim. Un premier acte difficile avec une scène d'Elvire peu convaincante dans son projet ; des lumières et un décor qui n'arrangent rien ; une confrontation Charlotte-Mathurine à laquelle il est difficile de croire et, surtout, un traitement du Commandeur qui sent l'évitement et qui ne permet guère la montée dramatique vers l'angoisse spirituelle. Et puis, pourquoi faire dire ce dernier monologue de Dom Juan sur l'hypocrisie face au public ? La pièce, on le sait,

n'est pas aussi bien construite que *le Tartuffe*, *le Misanthrope* ou *les Femmes savantes*. La succession des scènes peut vite paraître plaquée et c'est un peu l'impression que l'on a ici. De même on comprend mal les rapports Sganarelle-Dom Juan. Le pouvoir de séduction du grand seigneur, méchant homme, s'exerce aussi sur son serviteur qui éprouve pour lui de la fascination et même quelque chose comme de l'amitié. Il y aurait encore tellement de choses à dire... signe d'un spectacle riche et vraiment passionnant. © Jean-Luc Jeener
Dom Juan, de Molière, Théâtre de la Tempête, Cartoucherie, Paris XII, 20 heures. Tél. : 01.43.28.36.36.

CULTURE ET SAVOIRS

THÉÂTRE

Théâtre. Un Dom Juan qui se conjugue au présent

GÉRALD ROSSI VENDREDI, 1 AVRIL, 2016 HUMANITE.FR



photo : Svend Andersen

Anne Coutureau adapte sur le vaste plateau du théâtre de la Tempête un Molière qui fréquenterait les banlieues du XXI^e siècle tout en pratiquant, à quelques écarts près, la langue du XVII^e.

Quand elle déclare avoir « choisi d'inscrire la pièce à l'époque actuelle et, à ce titre, de reconsidérer chaque personnage et chaque relation » Anne Coutureau, qui met en scène à la Tempête ce *Dom Juan*, ne cache pas son ambition. Et dès la première réplique, quand Sganarelle comme adossé à un HLM incertain affirme « il n'est

rien d'égal au tabac: c'est la passion des honnêtes gens » on ressent, au delà des volutes d'hypocrisie qui aujourd'hui entourent ce poisson cancérogène en vente libre, le choc de deux époques. Le mérite en revient certes à l'ambiance obscure, mais aussi à l'interprétation de Tigran Mekhitarian qui incarne avec une belle agilité animale ce valet autant roublard que parfois ambigu. Une ambiguïté que l'on retrouve d'ailleurs chez Dom Juan (Florent Guyot) qui en jean et blouson de cuir semble s'égarer sur les chemins de ses conquêtes et de la noirceur de ses desseins.

Quelle est pour lui l'échelle des valeurs entre la richesse, l'amour, la peur, l'angoisse de la mort et de l'au delà ? Les dernières scènes avec chapelle, crucifié, cercueil et lumière d'outre tombe, c'est le cas de le dire, nous donnent au moins une indication. Mais pas forcément une réponse.

Des moments d'une drôlerie brillante

Louis Jovet, qui voyait là « une comédie religieuse » et en même temps « un miracle du moyen âge » ajoutait « qu'il ne faut pas aller à *Dom Juan* comme à un rendez-vous habituel ». En cela, l'approche d'Anne Coutureau tient la route. Et le respecté du texte, avec ça et là quelques incursions verbales piochées dans la cour des cités renforce le projet. L'interprétation est à la mesure. La fraîcheur de jeu de Birane Ba (Pierrot) et d'Alison Valence (Charlotte) s'adapte par exemple très bien à ces incartades, casque sur les oreilles... et découvrant le monde au risque de se faire berner par qui l'on sait.

On s'en voudrait enfin de ne pas saluer d'autres moments tout aussi réjouissants et d'une drôlerie brillante comme les échanges entre Dom Juan et Monsieur Dimanche (Johann Dionnet) un créancier éconduit de la plus belle des manières. Comme un retour à un Molière plus léger qui resurgirait. Savant dosage.

Jusqu'au 17 avril du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h.

La Tempête (Cartoucherie de Vincennes Paris 12e). Réservations au 01 43 28 36 36.

Paris • Ile-de-France

pariscope

Semaine du 30 mars au 5 avril 2016

Dom Juan



S. Andersen

Anne Coutureau a choisi d'inscrire son « Dom Juan » dans l'époque contemporaine. Adieu perruques et costumes imposants, bonjour veste en cuir, pantalon moulant et jean baskets. Séducteur moderne, notre héros, ou plutôt anti-héros, accompagné de son valet Sganarelle, va vivre ses trente-six dernières heures dans un spectacle sombre et impressionnant. La profondeur faramineuse du plateau n'a pas manqué d'inspirer la metteuse en scène : sans cesse, les personnages surgissent du fond, comme des ombres, créant une atmosphère angoissante. Les jeux de lumières et de sons n'y sont pas pour rien non plus. La scène dans le tombeau du commandeur est saisissante de vérité. Si Anne Coutureau s'est surtout attelée à montrer le côté obscur et mystique de la pièce de Molière, elle n'en a pas moins sauvegardé le génie comique de l'auteur. La drôlerie de la pièce est tout particulièrement apportée par Sganarelle, joué par le remarquable Tigran Mekhitarian, auquel on s'attache dès les premières minutes. Le jeune comédien incarne à merveille ce valet farceur, partagé entre le dévouement et l'aversion pour son maître. Florent Guyot a lui aussi parfaitement saisi tout le cynisme qui émane de Dom Juan, ce provocateur défiant sans cesse le Ciel auquel il ne croit pas et que rien n'arrête. Ils sont entourés de huit autres acteurs, jouant pour chacun plusieurs rôles, ne démeritant pas. Quel lieu commun que d'affirmer que les mots de Molière sont, après plus de trois siècles, toujours d'une criante actualité. Et pourtant, cela est si vrai...

Marianne

THÉÂTRE

Don Juan s'énerve à la Tempête

Anne Coutureau met en scène son Don Juan au théâtre de la Tempête. Surprenant, déroutant et très contemporain.

Il est assis sur un banc, en train de se changer. En fait de rubans et de dorures, de hauts de chausse et de passement aux jambes, Don Juan ajuste son jean et son gilet sous un blouson de cuir bien cintré. Sganarelle, son valet, sweat à capuche et chaussures montantes, attend de pouvoir parler. Don Juan, un "grand seigneur méchant homme" qu'il ne faut pas trop chatouiller. Du genre calme et posé, mais quand ça part ça part. Je reboutonne mes manches, je vérifie mon look, ok Sganarelle je t'écoute, mais faudrait voir à pas dépasser les limites.

Dans cette scène 2 de la pièce de Molière, le maître explique à son serviteur pourquoi il séduit, puis abandonne, comme il vient de le faire de Don Elvire, arrachée au couvent et dont les frères le poursuivent: "*la constance n'est bonne que pour des ridicules, toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première, ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs*". Tremblant, le valet tente de ramener son maître à de plus justes sentiments. Peine perdue. Don Juan continuera à séduire et à trahir, jusqu'à sa perte, ignorant ou défiant les signes et les avertissements que le ciel ou la providence lui envoient.

CE DONT JUAN XXIÈME SIÈCLE A TOUS LES TRAVERS DU MÂLE MODERNE

Dans la mise en scène d'Anne Coutureau au théâtre de la Tempête, Don Juan est un fils de famille fatigué et jouisseur, pas toujours maître de ses émotions. Retenez le ou il va faire un malheur. Surprenant, déroutant et très contemporain. Ce Don Juan XXIème siècle a tous les travers du mâle moderne, esclave de ses désirs, défiant un Dieu auquel il voudrait ne pas croire juste pour qu'enfin quelqu'un lui dise non. Il est

forme, a tout d'un de ces géniteurs démissionnaires qui se rendent compte un peu tard qu'ils ont manqué un épisode. Il souffrait chez Molière, comme chez Tirso de Molina, Da Ponte et Pouchkine, comme un vent de révolte contre les puissances conjuguées de l'ordre établi et de la transcendance.

En 2016, Don Juan, épuisé, ne se heurte plus à rien. C'est tout le paradoxe de ce séducteur moderne, amoral autrefois, sûr de sa force et fier de s'opposer, aujourd'hui perdu dans les errements infantiles de son immoralité. Comme si, en perdant la transcendance et la figure d'un père qui réfrénait ses pulsions, il n'avait rien gagné d'autre qu'une angoisse démultipliée et cherchait à être puni à tout prix. L'interprétation de Florent Guyot est à cet égard aussi séduisante qu'irritante, jouant sur deux registres qui se télescopent, le calme et la maîtrise tôt débordés par une colère qu'il semble ne pas pouvoir contrôler.

Sganarelle ne craint pas son maître parce qu'il pourrait le frapper, mais parce qu'il le frappe véritablement. Le personnage du valet hypocrite et lâche parce que sa condition ne lui laisse pas



d'échappatoire pourrait ainsi passer de la comédie à la farce, mais il en devient encore plus pathétique, soumis à une violence qui n'a plus rien de symbolique. Elle est celle des rapports humains et sociaux d'aujourd'hui, sans fard et sans filtre. Tigran Mekhtirian campe subtilement la veulerie de Sganarelle, spectateur dégouté par les éclats libidineux de Don Juan. Loin du séducteur négligeant de la chair, ne trouvant son plaisir que dans la bataille et la victoire, celui-ci est sexuel, tactile et même masturbatoire à ses heures, comme il l'expose sans contrôle dans une des premières scènes.

Drôle de spectacle que celui de l'affaiblissement d'un mythe. Car Don Juan entraîne tous les protagonistes dans sa chute, redistribuant les cartes sans éviter parfois l'écueil de l'incohérence. Oui, Done Elvire est ici une abandonnée hystérique, comme l'est son bourreau, passant du rire aux larmes comme il passe du calcul à l'explosion. Elle n'a plus rien à voir avec la dignité douloureuse du personnage mis en scène par Louis Jouvet, lequel faisait répéter à son interprète une simple entrée sur scène trois jours durant. L'amour de la femme délaissée se transformant en amour de Dieu n'avait rien de paradoxal au temps des jansénistes et de Port-Royal, mais si l'Elvire moderne tient plus de la vierge folle, elle n'est pas en contradiction avec l'intention de la mise en scène.

Mais en voulant trop imprimer la marque de la modernité, Anne Coutureau transforme certains personnages au point de vider leurs rapports de leurs substances. Le frère d'Elvire sauvé par Don Juan, Don Carlos, bloqué par sa dette d'honneur, est un cadre en costume peureux, rossé au pied d'une tour par trois voyous à capuche, pleurnichant de manière gênante quand il appelle au secours. Soit, mais Don Juan pourra ainsi se jouer de lui d'autant plus facilement, puisqu'il le méprise de manquer du minimum requis pour se dire gentilhomme. Mais c'est aussi la preuve de ce que la basculement du pouvoir de l'épée à l'argent a pu engendrer chez l'Homme, les dominants n'étant plus ceux qui savent se battre mais ceux qui savent compter.

**LE DON JUAN D'ANNE
COUTUREAU EST IRRITANT,
EXASPÉRANT, ET POURTANT
IL EST VRAI.**

Un parti pris qui réserve aussi de magnifiques surprises, comme la scène où Pierrot déclare sa flamme à Charlotte avant que celle-ci ne soit séduite à son tour. L'opposition n'est plus entre riches et pauvres mais entre blancs et habitants des cités. Birane Ba, jeune comédien dont c'est la première apparition sur scène, emporte tout: jamais dans la caricature, maîtrisant à la perfection l'exubérance de son personnage par sa gestuelle et son énergie, il s'approprie un texte qu'il s'emmène à toute vitesse sans jamais le trahir, et trouve dans sa partenaire Alison Valence, débutante elle aussi, pudique et balbutiante, un alter ego idéal.

On pouvait aimer Don Juan, lui trouver du courage, de la noblesse, le voir odieux mais le savoir engagé dans un combat déséquilibré avec Dieu. Celui d'Anne Coutureau est irritant, exaspérant, et pourtant il est vrai. Il est en tout cas une part de la vérité du XXI^{ème} siècle, et elle n'est pas très agréable à voir.

Vladimir de Gmeline

M Blogs

Toujours *Dom Juan*

Dom Juan, de Molière

Anne Coutureau a choisi un Dom Juan contemporain, tous les personnages sont en costume d'aujourd'hui sans fioritures, en jean, avec un casque aux oreilles. La demeure du héros est simple, avec des rideaux sombres et malgré ses dires aucun autre serviteur que Sganarelle (Tigran Mekhitarian).

L'homme joue les seigneurs mais il se soucie peu d'argent et se moque d'être endetté. Le texte est totalement respecté sans ajouts avec quelque clin d'œil, Charlotte (Alison Valence) et Pierrot (Birane Ba) parlent une langue inspirée de celle des banlieues, les chevaux et les épées sont mentionnés, mais l'un des personnages possède un revolver. Ce dispositif suffit en raison de la force du texte et de la qualité de ses interprètes. Dom Juan (Florent Guyot), presque toujours en scène, affiche avec impudence et sans état d'âme sa vie de libertin, libre penseur, mâle dominateur : il souhaite la mort rapide de son père, se joue de son créancier Monsieur Dimanche (Les deux rôles sont joués par Johann Dionnet) et sa feinte hypocrisie finale est glaçante. Il ne manque pas de courage en se battant



contre les agresseurs d'un des frères de Done Elvire. Cette dernière (Peggy Martineau) tente en vain de le reconquérir. La démarche de Dom Juan vers une tombe ouverte, en guise de statue du Commandeur, très bonne idée, reste ferme et alerte, même s'il ne comprend pas où il se rend. Florent Guyot est d'une souplesse remarquable, avec un visage toujours impassible sauf au court moment où il s'enflamme pour l'une ou l'autre. Peggy Martineau primesautière au début quand elle arrive en vélo, puis réservée et recueillie à la fin est très bonne.

Dom Juan ne parvient à ses fins avec aucune de ces femmes, mais il s'explique avec force et lucidité. Sganarelle tout aussi présent que son maître, avec la rouerie et l'astuce qu'il faut, admire les exploits verbaux de ce dernier, mais sans affection à son égard, Tigran Mekhitarian est excellent en faux naïf, troublé par l'athéisme de Dom Juan.

Le parti pris d'Anne Coutureau fonctionne très bien, car Dom Juan est vraiment de tous les temps, elle fait un peu trop usage de la brume dans les extérieurs, qui masque la forêt inexistante et le cimetière, mais annule les contrastes.

Jacques Portes

théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

En dilapidant sa vie, en défiant en permanence le ciel, Dom Juan bafoue la fidélité, l'honneur, le respect et la dévotion. Sa conduite ébranle l'ordre social, religieux et familial. Toujours sur le départ, que fuit-il en fait ? Au-delà du blasphème de qui cherche-t-il à attirer l'attention si ce n'est de Dieu lui-même ?

Dans la nuit du plateau, des hommes se battent. L'un est tué et emporté. Deux autres fuient. Dès les premières minutes, la machine est en route puisque Dom Juan, le pire mécréant, aux dires de tous, que la terre ait jamais porté vient de tuer le Commandeur. Dans une mise en scène et une scénographie élégantes, avec une direction d'acteurs au cordeau, Anne Coutureau inscrit résolument cette pièce incontournable du répertoire français dans le XXI^e siècle. Reconsidérant chaque personnage et chaque relation, elle choisit d'interroger le métissage culturel, les rapports de classe et la confrontation des générations. En créant ces lignes de force, sa mise en scène inscrit le spectacle dans une modernité qui ne s'arrête pas qu'aux costumes.

Comédie sociale et ambiguïté de la vertu

Tout commence par le choix des acteurs pour des rôles précis. Un Dom Juan de notre siècle ne manquerait pas de croiser le "tout-monde" qui compose nos villes et nos campagnes. En confiant les rôles de paysans, de serviteurs à des comédiens français et noirs ou blancs, mais porteurs d'une autre culture, avec en partage l'accent gouailleux des jeunes des quartiers populaires, Anne Coutureau fait (enfin!) le vrai choix du visage de nos sociétés riches de leurs métissages. Tigran Mekhitarian (Sganarelle), Birane Ba (Pierrot) et Alison Valence (Charlotte) – pour ces deux derniers, Dom Juan est leur premier projet professionnel – face à un Dom Juan rompu à toutes les tromperies, font preuve de cette débrouillardise propre aux jeunes actuels à qui on ne la fait pas.

Malgré la morgue du personnage, ils l'affrontent, dévoilent ses turpitudes, nullement impressionnés par son statut social. Quitte à prendre au passage quelques coups, face à lui, ils affirment leurs convictions avec détermination. Sganarelle reste le dernier à suivre son maître, malgré ses excès, comme un dernier rempart à la profondeur de sa solitude et aussi comme dernier témoin d'un pouvoir qui s'effrite.

Et puis il ya bien sûr les femmes, objet de la quête incessante du séducteur. Dans cette mise en scène, elles sont toutes jeunes, parfois presque adolescentes. Ce choix accentue davantage l'exil intérieur de Dom Juan, telle une ultime tentative pour échapper à la vieillesse qui le guette. Chaque provocation, chaque

blasphème, chaque femme séduite puis abandonnée, chaque coup tordu, semble avoir pour seul but de lasser la patience de Dieu. S'inscrivant au-delà de la morale des hommes, Dom Juan espère une réponse du ciel, pour enfin atteindre un semblant de réconciliation avec lui-même, et en cela, le silence de Dieu lui est insupportable.

Florent Guyot, campe avec force un Dom Juan, distant et dangereux par ses accès inattendus de violence. Le masque impénétrable, arrogant et triste, silencieux et imprévisible, il donne une profondeur quasi métaphysique au personnage dans sa recherche effrénée de la jouissance. Anne Coutureau a de la bienveillance et sans doute de la tendresse pour ce personnage torturé dans ses aspirations vers l'infini d'un ciel vide. Elle en fait ici le miroir de l'homme moderne qui a fini par remplacer la morale par le désir et la jouissance immédiate. Peut-être, conclut-elle, est-ce le signe sous-jacent d'un besoin absolu de sens et de transcendance. Une dernière provocation à la bouche, sans aucune soumission apparente, Dom Juan répond à l'invitation du Commandeur et s'enfonce dans l'obscurité d'une église vers le châtement suprême. Est-il enfin parvenu au terme de sa quête ? Seuls lui ou peut-être Dieu le savent. Sganarelle, quant à lui, continue de pleurer ses gages.

Dany Toubiana



THÉÂTRE

« DOM JUAN »

Logique personnelle

Un an après son Tartuffe interdit, Molière ressert le plat avec Dom Juan. Ici, le choix, très pertinent, a été de présenter un homme mûr à l'heure du bilan de sa vie...

par Pierre FRANÇOIS

LE *DOM JUAN* monté par Anne Coutureau au théâtre de La Tempête « n'est pas Casanova », explique le rôle titre, qui a été choisi d'âge mûr. Le séducteur brillant n'a pas lieu d'être ici, c'est au contraire l'heure du bilan. En l'espace d'une journée — unité de temps oblige — il va falloir apurer les comptes. L'intéressé a été prévenu par tous ceux qui ont de l'affection pour lui (Elvire, Sganarelle, son père) qu'il peut soit tout gagner soit tout perdre, en fonction de sa conduite, mais que c'est tout de suite que cela se décide.

La metteur en scène a choisi de montrer un Dom Juan honnête envers lui-même. Car il a ses valeurs. Certes, il y a cette priorité au principe de plaisir, qui a pour corollaire qu'il prise peu la rencontre avec ses anciennes victimes. Et la franchise brutale dont il est capable, lorsqu'il sent qu'il ne peut faire autrement que de s'expliquer (« je ne suis parti que pour vous fuir »). Mais il faut mettre à son crédit un sens de l'équité qui le porte à sauver la vie de celui qui cherche (sans être plus que cela persuadé de la nécessité de réparer les crimes d'honneur) à prendre la sienne. Et enfin un certain « amour de l'humanité », même s'il est permis de le sentir matiné d'une dose de mépris. Car Dom Juan est, et c'est là qu'il est le plus actuel, incapable d'aimer. Sans doute aime-t-il l'aimer mais la satisfaction de ses désirs répétés ne le mène jamais à une quelconque plénitude.

Les valeurs de la société dans laquelle il vit la lui apporteraient-elles ? Rien n'est moins sûr puisque ce que Molière dénonce ici est l'hypocrisie de la société. Son *Tartuffe* a été interdit l'année précédente ? Il reprend le thème qu'il y développait, y ajoute une dimension athée beaucoup plus explicite et pare le tout (le fameux acte V, cauchemar des metteurs en scène) d'une fin qui

**Cette
notion de
lucidité est
le fil rouge**

Dom Juan, de Molière. Avec Birane Ba, Dominique Boissel, Johann Dionnet, Pascal Guignard-Cordelier, Florent Guyot, Peggy Martineau, Tigran Mekhitarian, Aurélie Poirier, Kevin Rouxel, Alison Valence. Du mardi au samedi (20h), dimanche (16h) jusqu'au 17 avril au Théâtre de la tempête, Cartoucherie, route du champ-de-manœuvre, 75012 Paris. Tél. : 01.43.28.36.36, www.la-tempete.fr.



fera périr son libertin incroyant et lucide sur ce qui l'attend, histoire d'éviter la censure.

Cette notion de lucidité est le fil rouge. Dom Juan est certes un dépravé mais il n'est pas idiot et sait parfaitement comment tout cela va finir. Le désire-t-il alors qu'il est incapable de s'attacher à qui que ce soit ?

L'actualisation du thème à travers des personnages qui sont les pendants de ceux de Molière dans notre contexte social est parfaitement réussie, mais fait une victime : Elvire. Son discours est devenu intransposable dans le contexte laïc d'aujourd'hui et on ne peut croire une seconde à son propos. Pourtant, à l'inverse, malgré la permissivité ambiante, on prend vite le parti du jeune Sganarelle contre son maître, vieux beau blasé. Par ailleurs, du point de vue du décor, le contraste entre la sobriété des premiers actes et la richesse du dernier (alors que la mise en scène réussit pourtant le tour de force d'éviter de représenter la statue du Commandeur) dérouté. Mais le jeu est des meilleurs. La scène de séduction de Charlotte est magnifique, la condition de Sganarelle qui doit servir malgré lui un méchant maître est d'une actualité brûlante, le dialogue de Pierrot et Charlotte sort tout droit de n'importe quelle conversation entre adolescents, le père de Dom Juan est d'une vérité touchante, Dom Juan lui-même reste entouré de son aura énigmatique tout en étant crédible de bout en bout. Le public de ce jour-là, scolaire donc impitoyable, a régulièrement ri et jamais discuté, ce qui est le signe de l'excellence. ■

"LA CULTURE EST UNE RÉSISTANCE À LA DISTRACTION" PASOLINI

La Terrasse

N°240 - 23 février 2016

LE JOURNAL DE RÉFÉRENCE
DU SPECTACLE VIVANT
THÉÂTRE, DANSE, MUSIQUES

THÉÂTRE - AGENDA

Théâtre de la Tempête / de Molière / mes Anne Coutureau

DOM JUAN

Publié le 22 février 2016 - N° 241

En 2012, Anne Coutureau présentait *Naples millionnaire !* au Théâtre de La Tempête.

Quatre ans plus tard, la metteuse en scène revient au même théâtre avec un *Dom Juan* version XXI^{ème} siècle.



« Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement », soutient Dom Juan à Sganarelle. Si l'on sait que la pièce de Molière a fait scandale lors de sa création, en 1665, l'évolution des mœurs et du rapport à la transgression peut nous amener, aujourd'hui, à relativiser sa charge subversive. C'est la réflexion que souhaite mener Anne Coutureau qui éclaire Dom Juan des lumières de notre époque. « Dans un monde où "les libertins" semblent avoir gagné, s'interroge-t-elle, où le matérialisme semble s'imposer comme modèle, que reste-t-il des fautes de Dom Juan ? Qu'y-a-t-il d'inaltérable – voire d'insupportable – dans sa conduite qui, aujourd'hui encore, nous trouble ? » Reconsidérant chaque scène et chaque personnage à l'aune du XXI^{ème} siècle, la metteuse en scène a pour projet de révéler « la quête de vérité » dans laquelle se lance Dom Juan. Une quête qui, en remplaçant la morale par le désir, pourrait ouvrir la voie à « un besoin absolu de sens et de transcendance »...

Manuel Piolat Soleymat



*Au Théâtre de la Tempête jusqu'au 17 avril 2016 ([pour y aller](#))
Du mardi au samedi à 20h. Durée 2h*



Aristocrate volage, Dom Juan fuit de ville en ville la femme qu'il vient d'épouser et dont il s'est déjà lassé. Mais la provocation de trop arrive bientôt. Et la punition s'ensuit, délivrée par la figure vengeresse de la statue du Commandeur. Une adaptation réussie et modernisée de l'oeuvre de Molière, qui fait apparaître Dom Juan sous un nouvel habit, celui de l'homme en colère, en pleine rébellion.

Des halètements, un souffle rauque, une scène de bagarre de rue au petit matin qui se solde tragiquement. La scène est éclairée d'une lumière tamisée et jouée comme une scène de lutte dans un film américain. Dès le premier tableau, on est saisi par **l'âpreté de la mise en scène**. Ce Dom Juan au Théâtre de la Tempête démarre sur les chapeaux de roue et nous révèle l'avant-scène, le point de départ de l'histoire qui va ensuite déterminer toute l'intrigue : le meurtre du Commandeur par Dom Juan, noble libertin. Un "péché originel" qui va ensuite se retourner contre son auteur. Mais on n'en dit pas plus, même si les connaisseurs de l'oeuvre de Molière savent déjà le dénouement.

Modernité de la mise en scène

On ne peut que saluer ici le gros travail d'adaptation réalisé pour **dépoüssiérer le texte** et le rendre accessible. Plus quelques trouvailles scéniques qui donnent indubitablement un ton moderne et délicieusement jouissif à cette adaptation, comme l'arrivée d'Elvire, l'épouse délaissée de Dom Juan, **qui fait irruption sur scène... à bicyclette**. Ou encore la scène avec les deux paysans retranscrite dans le contexte actuel, avec un couple de jeunes de banlieue qui **se disputent sous un bloc de béton couvert de graffitis**. Pour couronner le tout, la mise en scène brille par un **prodigieux usage de la musique**, qui vient dynamiser l'action, se faire toujours plus intense à mesure qu'on avance dans l'histoire, comme pour souligner que l'issue fatale est proche.

Domage que le metteur en scène ait choisi de renforcer la **dimension hyper-catholique** de l'histoire – pas forcément évidente à la lecture de la pièce de Molière – en situant la dernière scène dans une église stylisée, avec un cercueil et une statue de la Vierge. Il existe pourtant une dimension fantastique, **quasi-païenne**, dans le mythe de Dom Juan, tué par une statue animée, le fantôme de l'homme qu'il avait assassiné. La présence du Commandeur n'est ici que suggérée, ce qui nous **évite le ridicule d'une statue en carton-pâte** ou d'un acteur peinturluré de gris, comme on peut le voir dans d'autres mises en scène. Mais l'usage de la voix off, comme dans un film hollywoodien, laisse entendre que le Commandeur, que l'on ne voit mais que l'on entend, **n'est autre que Dieu**.

Niveau distribution, l'acteur qui interprète Sganarelle, le valet-complice de Dom Juan, signe ici une performance de comédien, un authentique **numéro de cabotin**, et incarne le seul personnage véritablement humain de la pièce, pris au piège entre ses désirs, ses valeurs, sa loyauté à son maître, son désir d'en rattraper les conséquences. Face à cela, le jeu de l'acteur qui incarne Dom Juan **oscille entre poussées de colère et texte débité d'un ton hésitant**. Ce qui peut un peu dérouter de prime abord.

En avance sur son temps

L'espace d'un instant, dans l'un de ses derniers monologues, Dom Juan laisse entendre qu'il pourrait se convertir en fanatique religieux. L'hypocrisie n'est-il pas le vice à la mode, dit-il, et les vices à la mode ne deviennent-ils pas des vertus ? Ce simple passage, qui semble constituer un des points culminants de la pièce dans la mise en scène d'Anne Coutureau, permet de mieux saisir la dimension subversive et profondément politique de Dom Juan pour l'époque. Ne laisse-t-on pas entendre ici que les **bigots et les fous de Dieu sont en fait athées** ?

Si certaines scènes, notamment les plus importantes, sont strictement fidèles au texte de Molière, on s'en éloigne parfois pour retrouver l'origine véritablement espagnole de l'histoire, comme avec les remontrances du père de Dom Juan, qui le conjure de se repentir avant qu'il ne soit trop tard. Ce choix d'adaptation donne à ce Dom Juan une nouvelle dimension. Et si Dom Juan, au bout du compte, **ce n'était pas autre chose que l'incarnation de l'homme en pleine rébellion ? Contre son père, contre la convention sociale du mariage, contre la coutume des duels, et même, contre Dieu** ? Un tel homme, dans la société rigide du 17^e siècle, est condamné à s'attirer les foudres de l'Eglise. Peut-être Dom Juan n'est que la version moderne de l'homme révolté, trop en avance sur son temps ?

Avec qui y aller ? *Un athée convaincu, un existentialiste, quelqu'un qui ne porte pas Molière dans son cœur mais sera sensible au charme du mythe de Dom Juan, OVNI dans l'oeuvre du dramaturge.*

Jules Vallet



**Dom Juan de Molière,
mise en scène de Anne Coutureau**

Quelle histoire que celle de ce « grand seigneur méchant homme » accompagné de son valet Sganarelle, le héros éponyme de la pièce de Molière Dom Juan (1665). Un réquisitoire contre l'orgueil et l'imposture des grands – petitesse d'âme et prétention hypocrite incarnées dans les privilégiés de la naissance et de la fortune. Face à Sganarelle éberlué et fasciné, choqué et impuissant, il s'agit pour le libertin de séduire toutes les femmes – paysannes ou bourgeoises – et ne consentir à aucun attachement, serait-ce sa digne épouse Elvire qu'on ne veut guère plus entendre. Fuir aussi le dangereux salut par l'honneur de la part des frères emportés de celle-ci, outragés par le défi conjugal de Dom Juan. Essayer encore une tempête, braver l'errance dans la forêt et obliger un pauvre à renier sa foi. Inviter enfin à dîner la statue du commandeur tué par le scélérat. Duper encore son créancier, insulter un père accablé, et feindre finalement de se repentir – un exercice d'hypocrisie ludique.

Dom Juan ne supporte ni concurrence ni rivalité avec un ennemi d'envergure, le Ciel.

La mise en scène de Anne Coutureau, maîtresse d'œuvre d'un très réussi Naples millionnaire ! de Eduardo de Filippo reste passionnante, tant par ses maladresses que par ses qualités réelles, en tirant la pièce de Molière vers la tragédie noire.

La scénographie de James Brandily fait la part belle à un vaste espace – plateau immense perdu dans les nappes de brume qui cachent à peine les rixes humaines – de beaux combats virils et sportifs, sous un gros projecteur de lumière blafarde bravant les mystères et les ombres, les doutes et les peurs dans la nuit obscure.

La fin est fatale pour le séducteur, victime consentante – malgré lui – du Ciel, la scène est issue d'un tableau naturaliste de la Semaine sainte à Séville, Christ vivant en croix – le pauvre dont on s'est moqué précédemment – et genuflexions d'église.

Les acteurs – enfin, issus de la diversité – sont d'une vitalité rare et enjouée, et ces jeunes à la dégaine – mouvements et déplacements – et au verbe « racaille » ou dits encore de banlieue, remplacent à merveille les

paysans d'antan muséaux ou ethno : l'excellent et imprévisible Birane Ba pour Pierrot, Aurélia Poirier pour Mathurine et Alison Valence pour Charlotte. Quant à Sganarelle, il se situerait entre les deux – entre bienséance et dérive libertaire ou subversive pour ce qui est de l'accent social.

Tigran Mekhitarian joue les valets soumis, à la fois un être velléitaire et contestataire, à la gestuelle libre et dégagée mais aux intonations parfois un peu marquées ou attendues. Elvire, la femme bafouée, est interprétée magistralement par l'engagement et la dignité de Peggy Martineau. Quant à Florent Guyot en Dom Juan, la direction d'acteur en fait un être peu attachant, violent, impulsif, égoïste, calculateur, cherchant le plaisir et la jouissance dans le mépris affirmé de l'autre. Certes, on ne peut que ratifier cette vision de la condition féminine, qui met en exergue le rapport distordu de l'homme à la femme, du maître abuseur à la servante abusée, du consommateur à la consommée – du puissant au faible, en général.

Le séducteur ne suit que l'appel instinctif de son corps – un désir à fleur de peau – qui le fait « aimer » la moindre présence féminine aléatoire qui passe non loin de lui.

La méthode pour de telles fins équivoques reste la violence physique et mentale.

Le ballet scénique prend l'allure d'une danse de mort bien sombre et oppressante mais il n'en demeure pas moins que le jeu en vaut bien la chandelle en nos temps présents, en dénonçant la place réductrice assignée à la femme et aux êtres de condition sociale moindre – valets, paysans et bourgeois. De beaux mouvements d'ensemble et de vivants duos convaincus sur le vaste plateau pleinement habité.

Le spectacle devrait trouver son vrai rythme de croisière en gagnant en célérité.

Véronique Hotte

A bride



abattue

Don Juan mis en scène par Anne Coutureau

Don Juan, personnage ultra connu, jusqu'à être passé dans le langage commun. C'est à Molière que l'on doit de le connaître et on a tous en mémoire les tirades de ce provocateur : je me sens une âme à aimer toute la terre.

Et pourtant, s'il y a une pièce qu'il ne faut pas manquer ces jours-ci c'est bien le *Don Juan* mis en scène par Anne Coutureau.

Des étudiants dans la salle n'ont pas perdu un mot du texte. Et je vous parie que vous en sortirez en cherchant à vérifier dans le texte original ce que elle a pu avoir le culot de changer. Rien pourtant. Disons plutôt qu'elle aurait eu l'idée de génie d'ajouter, non pas des répliques, mais des cris et des halètements qui donnent une lecture particulière et permettent d'entendre ce qu'il y a de si moderne dans l'écriture de Molière.

Au début la salle est dans un noir absolu, comme jamais encore je ne l'avais vécu au théâtre. Dans notre dos des halètements installent un climat proche du cinéma d'horreur. Les souffles se déplacent. Ils proviennent maintenant du plateau où on devine une scène d'amour... À moins qu'il ne s'agisse d'une scène de bagarre. Une faible pénombre nous permet de discerner trois hommes cagoulés qui s'en prennent violemment à un autre. Un projecteur de cinéma éclaire ce qui semble devenir une scène de crime. Jusqu'à la mise à mort. Celle de Don Juan peut-être, prévenant le spectateur que justice sera rendue par les hommes si Dieu ne daigne pas s'en charger.

Lumière. Deux jeunes dialoguent avec le ton et le rythme qu'on a l'habitude d'entendre dans les banlieues, à la limite du slam. On pense à ces lycéens qui répètent une pièce de Marivaux dans le film *l'Esquive* d'Abdellatif Kechiche. On ressent l'intensité avec laquelle le public devient soudainement extrêmement attentif, et cette tension ne faiblira jamais.

Sganarelle car c'est bien lui, fait l'éloge du tabac. Des rayons lumineux peignent un décor imaginaire. (la scénographie est à la fois simple, originale et efficace). Tu ne sais pas encore quel homme est Don Juan. Petits rires dans la salle, et on ne pourra pas se retenir car Molière l'a sans doute voulu ainsi.

Arrive Don Juan. Qui affirme que tout le plaisir de l'amour est dans le changement. Le comédien s'empare avec talent du challenge d'interpréter l'extase. Je me sens un cœur à aimer toute la terre résonne avec vérité. Et que son valet tente de le raisonner, il oppose que c'est une affaire entre le ciel et lui. S'il était orthodoxe ce serait acceptable mais si on resitue la pièce dans le contexte de l'époque où le roi était aussi le chef de l'Eglise catholique on mesure combien ce que cette "petite" rébellion pouvait avoir de sacrilège. Quoi de plus logique alors que la pièce se termine avec la mort de Don Juan. Molière n'aurait pas pu écrire une autre fin même s'il nous permet d'éprouver une certaine compassion à son égard.

Excellente idée encore d'avoir choisi deux comédiens de couleur pour interpréter Charlotte et Pierrot. Il ne faut rien manquer du jeu des comédiens. Sganarelle bouche bée en suivant le manège de Don Juan à la conquête de Charlotte, dont il observe les dents comme s'il s'apprêtait à acheter un cheval. Je vous aime Charlotte, et en tout bien tout honneur (ah méfiez-vous mesdames de l'expression).

Don Juan ne croit en rien qui ne soit pas démontrable. Je crois que 2 et 2 sont 4. On dirait qu'il est cartésien. La foi de Sganarelle n'est pas stupide. Elle aussi obéit à un raisonnement, mais strictement inverse et il invoque l'origine du monde pour estimer en toute logique qu'il y a forcément une puissance divine, qui seule peut expliquer la création du monde : Je voudrais bien vous demander qui a fait ces arbres-là, ces rochers, cette terre, et ce ciel que voilà là-haut, et si tout cela s'est bâti de lui-même ?

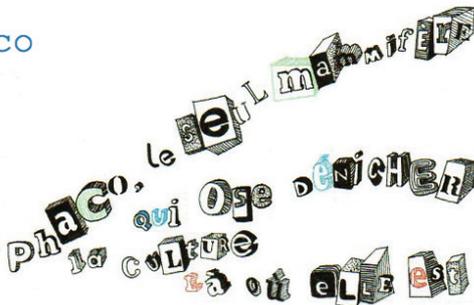
Le personnage est fascinant. Cet homme pense ce qu'il fait, cherche sa vérité, n'épouse pas les valeurs du système parce qu'il n'a pas peur du châtement. Il est donc vraiment libre. On est interpellé par l'immense courage et la force que cela lui donne. Prêt tout pour défendre ses idées. De manière somme toute comparable à l'ermite (un pauvre, qui dans la version de 1682 ressemble à un ermite et porte le nom de Francisque) qui refuse de jurer, même pour un louis d'or, préférant mourir de faim. Finalement il le lui donnera sans doute "pour l'amour de l'humanité" mais surtout parce qu'il admire sa rectitude. Plusieurs fois on sent Don Juan prête à remettre en cause ses certitudes mais il s'en confesse à son valet : "j'ai une pente naturelle à me laisser aller à tout ce qui m'attire. Mon cœur est à toutes les belles, et c'est à elles à le prendre tour à tour, et à le garder tant qu'elles le pourront". Dom Juan dilapide et défie ; en bafouant fidélité, honneur, respect, dévotion, il ébranle l'ordre social, religieux et familial. Mais où conduit cette liberté sans objet ? Quel écho cette revendication de souveraineté trouve-t-elle aujourd'hui ? En donnant pour cadre à la pièce la société actuelle, Anne Coutureau reconsidère chaque personnage, interroge le métissage culturel, la place de la religion, de la famille et de l'éducation. Dom Juan a engagé un combat contre Dieu ; n'est-ce pas là le signe d'un désir de sens et d'absolu ? Anne Coutureau abolit la distance entre plateau et salle. Elle nous entraîne dans le tombeau du Commandeur. On assiste à un match entre raison et foi. Elvire revient, comme une sainte. La scène devient église. L'ermite est le Christ. C'est intelligent... et courageux. Don Juan va mourir. Il ne reviendra pas sur ses propos. Il n'est aliéné qu'à une chose, à son désir, et ce désir est insatiable. Ce qu'il cherche est inaccessible.

Don Juan fait l'apologie de l'hypocrisie : un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. (...) Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement, mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui de sa main ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. (...) C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes.

Sganarelle critique la cour et des courtisans et annonce la fin : vous serez damné à tous les diables.

La bande son est à la mesure de la mise en scène, servant parfaitement le ton qui est donné. Moderne, contemporaine, sans tomber dans l'artifice.

Marie-Claire Poirier



Comédie en prose de Molière (1622-1673), *Dom Juan (1665)* met en exergue l'impénitent séducteur cynique à travers un personnage archétype. Au Théâtre de la Tempête, dans une mise en scène sobre et drôle, Anne Coutureau inscrit la pièce dans l'époque actuelle, proposant une vision théâtrale originale.

« Il ne faut pas aller à Dom Juan comme à un rendez-vous habituel, averti de l'interlocuteur ou du partenaire qu'on va rencontrer ; il faut y aller curieux de la nouveauté d'une approche, avides de neuf », avertissait, judicieusement, au siècle dernier ce « fou de théâtre » qu'était Louis Jouvet. Dans Dom Juan, Molière raillait - une fois de plus ! - l'hypocrisie sociale des faux dévots. Mais sans doute, au-delà du charme de la satire d'une comédie de caractères portant sur ce drôle de seigneur - qui rejette simultanément famille, religion et ordre social -, c'est surtout la modernité « prophétique » de Molière qui nous touche, offrant là avec cette pièce clé une base de réflexion (promise à une belle postérité philosophique !) sur la liberté et ses multiples arcanes.

En cela, le Dom Juan de Molière - qui se distingue des autres plus simplistes de Cicognini et de Tirso de Molina au cours du XVIIe siècle - nous oriente vers la philosophie nietzschéenne et en plein cœur de la liberté ambiguë qui animait par exemple dans Peer Gynt (1867) le petit paysan ivre de désirs mais refusant toute contrainte, satire de la veulerie et de l'égoïsme, oeuvre du dramaturge norvégien Henrik Ibsen (1828-1926). Inscrivant Dom Juan dans le monde moderne et ses sortilèges, Anne Couturier réincarne habilement le sulfureux séducteur en simple beau. D'emblée, l'égoïsme et la cruauté mentale du personnage peuvent rendre le personnage antipathique. Mais si l'on suit attentivement le cours narratif de la pièce, l'on découvre que le personnage a aussi quelques qualités : de la constance et un certain courage - l'amusante scène de la forêt où Dom Juan délivre avec ses poings le frère de Done Elvire d'une bande de voleurs, celui-ci venait pour se venger de l'honneur bafoué de sa sœur.

Efficace et parfois enrobée d'un climat fantastique rendu par un jeu étudié de lumières et une scénographie raffinée, la mise en scène d'Anne Coutureau s'enrichit de nombreuses scènes cocasses. Là dans un climat champêtre et banlieusard, ce filou libertin converse aimablement avec les paysannes (Char-

lotte et Mathurine) sur fond de rap et de smurf. Ailleurs, dans une forêt, il reculera épouvanté par la vision surréaliste de la statue du Commandeur qu'il a trucidé quelques années auparavant. Avec une belle clairvoyance théâtrale, Florent Guyot interprète cet incroyable personnage, courroucé chaque fois qu'un opportuniste ose mettre en cause la légitimité du moindre de ses plaisirs. Le personnage joué par Guyot se profile d'autant plus inquiétant qu'il n'est jamais explicitement ridicule. Egoïste, rationnel, hédoniste, un zeste méditatif, Dom Juan nous apparaît aussi sous ses dehors de petit marquis superbe comme un professionnel de la communication.

L'on mentionnera l'interprétation subtile de Tigran Mekhitarian dans le rôle de Sganarelle, serviteur de Dom Juan. Par sa gestuelle, ses mimiques et réflexions brèves mais incisives, c'est un personnage clé de la pièce. La désapprobation du valet pour les actes de son maître est audible ; l'on perçoit également sa fascination trouble pour Dom Juan, pour tous ces interdits que lui seul ose braver. Sans recourir à la grandiloquence, le spectacle s'achève en toute beauté sépulcrale. Les personnages clés de la pièce sont réunis dans un lieu au décor macabre.

Ce Dom Juan se profile comme un des spectacles de théâtre classique les plus aboutis de cette saison. On conseillera donc vivement de le découvrir !

Thierry de Fages



« DOM JUAN » D'ANNE COUTUREAU À LA TEMPÊTE.

En donnant pour cadre à la pièce la société actuelle, Anne Coutureau reconsidère chaque personnage, interroge le métissage culturel, la place de la religion, de la famille et de l'éducation. Quel serait aujourd'hui le profil du «grand seigneur méchant homme»? Dom Juan a engagé un combat contre Dieu ; n'est-ce pas là le signe d'un désir de sens et d'absolu ?

Tout commence par un assassinat, celui du père d'Elvire. Dès cet instant la mise en scène et la scénographie propulse la pièce dans sa mythologie, celle de l'homme devant son Dieu. La mort rôde sous forme de personnages sans visages traversant l'obscurité resplendissante d'une musique grave. Cette pièce est actuelle. Sganarelle est espiègle comme un adolescent de banlieue. Dom Juan est sportif et dynamique comme un Playboy d'une même banlieue. Le travail sur le rythme du phrasé appuie cette actualisation sans rompre avec la déréalisation des personnages. Sganarelle reste attachant, Dom Juan reste fascinant et irritant. Tigran Mekhitarian (Sganarelle) est épatant.

Cette pièce est novatrice. Ce Dom Juan est une véritable création. Au 21ème siècle que Malraux avait prédit religieux, Dom Juan veut vivre sans rendre de comptes au ciel. Il veut être maître de son destin, n'être comptable de ses actes à personne, ni à Sganarelle, ni à Elvire ni à Dieu.

Cette pièce est brillante. Florent Guyot joue un Dom Juan nerveux, sous tension. Il rencontrera la statue du Commandeur comme on rencontre, méprisant, ce contre quoi on s'est constitué. Sauf que lentement Dom Juan marche vers sa mort. Le travail de Florent Guyot sur son emploi est admirable. A la dernière scène, après avoir feint le repentir, il affronte dans une chapelle, et Jésus et son propre cercueil. Son chemin se termine là. Nous sommes soulagés car il était déjà mort.

La pièce est belle, envoûtante. Le décor profond et sombre accompagne les personnages dans la lente descente aux enfers de Dom Juan. L'atmosphère

est pesante. L'immensité du décor écrase les personnages. On ne sait si Dom Juan est écrasé par son destin de rebelle, par sa licence compulsive ou par le ciel lui même. Le génie de Coutureau et de sa troupe est dans cette géographie de la pièce où nous sommes emmenés le long du parcours philosophique cependant que suicidaire de Dom Juan.

La pièce est contributive. Son esprit est chrétien; Anne Coutureau a participé à l'ouverture du Théâtre du Nord-Ouest aux côtés de Jean-Luc Jeener, et y a signé ses premières mises en scène. Le propos courageux se déploie dans ce Dom Juan réinterprété. Il ne s'agit plus du simpliste combat entre morale et désir, mais de la difficile dialectique paradoxale d'une possible harmonie entre les deux. Sans Dieu l'homme s'isole de son prochain qu'il méprise, et il est emporté par son désir qui le brûle. Lorsque la religion se retire, rien ne fait tiers entre les hommes. Dom Juan se marie sans implication et aime sans lendemain. Sans l'absolu religieux s'installe le délétère absolu du désir. Le libre arbitre trouve sa limite, celle de ne se savoir gendarmier une pulsion de mort qui enflamme. Dom Juan n'aura su désintriquer l'Eros du Thanatos.

Alors que la scène finale nous offre un Jésus vivant. A méditer.

David Rofé Sarfati





Dom Juan de Molière mise en scène Anne Coutureau

Jusqu'au 17 avril au Théâtre de la Tempête

Dom Juan ne se reconnaît ni Dieu ni maître. Il n'obéit qu'à ses désirs, met les autres, tous les autres, au service de son plaisir, se moque des vertus morales et des normes de la société. Chaque rencontre avec une femme est pour lui un défi. Il lui faut la vaincre quelles qu'en soient les conséquences. Il en vient à chercher si Dieu finira par lui fixer des limites. Il le provoque, il affiche son absence de peur et commet les actions les plus noires pour déchaîner la colère céleste.

Dans notre époque où la liberté est vénérée et s'accompagne d'un individualisme exacerbé, où chacun tend à chercher la satisfaction de ses désirs sans trop s'occuper de l'autre, la pièce de Molière continue à résonner. On peut voir Dom Juan comme un homme moderne et bien des idées qui apparaissent dans la pièce trouvent un écho aujourd'hui : les relations entre les hommes et les femmes, les relations de classe, la question de l'honneur, qui même dans la pièce se loge dans le corps des femmes

Anne Coutureau a donc choisi d'inscrire la pièce de

Molière dans l'époque actuelle. Pas de costumes XVII^{ème}, mais des jeans et des sweats à capuche ou un costume-cravate. Quant à Elvire, elle arrive avec son blouson sur un vélo. Le ton gai du départ laisse peu à peu place à la noirceur. Elle est soulignée par l'installation des quelques éléments de décor par des ombres toutes de brun vêtues, capuche sur la tête et par les brumes qui enveloppent la scène dans la dernière partie. La très bonne idée de la metteuse en scène a été de jouer des différences de classe entre Dom Juan et Sganarelle, en faisant de celui-ci un jeune de banlieue plein de tchatche, qui parle avec ses mains, tout son corps et un sens de la répartie qui fait mouche. Tigran Mekhitarian est remarquable dans ce rôle. Anne Coutureau a aussi choisi un Africain, Birane Ba, pour jouer Pierrot et on voit en lui un jeune des quartiers populaires tentant de garder sa fiancée face à un séducteur plus riche et plus roué.

Mais il y a aussi des lourdeurs dans la mise en scène et la fin très saint-sulpicienne choisie par Anne Coutureau apparaît tout à fait ratée. Ce Dom Juan pétrifié devant un Christ en croix, avec à sa gauche une Dona Elvire en voile blanc de nonne et des hommes qui nous tournent le dos devant des bancs, comme à la messe, contredit la simplicité et la grandeur tragique qui est chez Molière.

Micheline Rousselet

avec Birane Ba *Pierrot*, Dominique Boissel *Dom Louis*, Johann Dionnet *Dom Alonse*, Monsieur Dimanche, Pascal Guignard-Cordelier *Francisque*, Florent Guyot *Dom Juan*, Peggy Martineau *Dona Elvire*, Tigran Mekhitarian *Sganarelle*, Aurélia Poirier *Gusman*, Mathurine, Kevin Rouxel *Dom Carlos*, Alison Valence *Charlotte*,



Ce n'est pas la première fois, ni la dernière, que l'on voit une histoire classique transposée à une autre époque que celle à laquelle elle a été écrite. Le but ? Rendre contemporains des propos qui peuvent parfois paraître datés et obsolètes, de manière à ce que ce qu'ils parlent, touchent et intéressent un public moderne. La plupart de ces tentatives sont ratées car elles se contentent de mettre un vernis actuel sur de l'antique ou d'agrémenter l'histoire originale de clins d'œil pesant à l'actualité, pâle corruption par l'ambiance médiatique.

La mise en scène d'Anne Coutureau fait partie des adaptations réussies car elle ne tente pas d'imposer de « l'extérieur » sa vision contemporaine de la pièce de Molière. Elle a travaillé les personnages de l'intérieur pour en faire sortir des traits contemporains qui nous parlent de façon immédiate. Disons qu'ils sont reconnaissables. L'exemple le plus frappant éclate dans les scènes des paysans (où Dom Juan séduit en même temps Charlotte et Mathurine au grand dépit de Pierrot, amoureux de Charlotte) : ce ne sont plus des paysans mais des jeunes aux pieds d'une barre d'immeuble de nos jours. Le décor consiste alors en de grands tags et autres street art peints en fond de scène et d'un bloc posé en avant scène comme un mobilier urbain en béton.

Dis comme cela, cela paraît artificiel, mais la réalisation ne l'est pas du tout car ces scènes et ces personnages sont formidablement pris à bras le corps par les interprètes. Ils usent évidemment de toute la panoplie des tics et des accents des jeunes de banlieue, mais ni plus ni moins qu'à son époque, Molière caricaturait à outrance le parlé et les mœurs des paysans : s'en moquant avec cœur, mais s'en moquant sans scrupule. (À ce jeu, Birane Ba hausse le personnage de Pierrot à la hauteur des bons stand-up, et Alison Valence donne une juste et naïve fragilité comique à Charlotte).

L'intelligence de la mise en scène d'Anna Coutureau tient également au choix de ne plonger à aucun moment l'histoire dans un réalisme quelconque. On se croirait dans un espace mental. Le plateau est plutôt vide. Y apparaissent des lieux et des éléments de décors, souvent amenés par des servants de scène capuchonnés comme des moines ou des lépreux. Messenger de l'au-delà, sans aucun doute. L'histoire se déroule ainsi dans trois lieux scéniques principaux : un vide empli de nappes de fumée où se déroulent toutes les scènes au bord de mer et celle dans la forêt sur le chemin pour retrouver la ville, des draperies monumentales et une table idoine pour la demeure de Dom Juan, et enfin, la nef d'une église pour les scènes de fin, scènes de l'hypocrisie (« L'hypocrisie est un vice à la mode et tous les vices à la mode passent pour vertu... »).

C'est à l'intérieur de cet espace mental que tout se déroule, scènes après scènes, dans cette chute du libertaire, du libre esprit, vers les profondeurs des enfers. On croirait un chemin de croix. Une suite infinie d'empêchements et de rencontres inattendues et pour la plupart exaspérantes pour Dom Juan. Rencontres qui le détournent sans cesse de son objectif. On sent ici tout le travail du dramaturge qui joue avec son personnage, ne le lâche pas et lui empêche tout repos.

Sganarelle et Dom Juan... Sganarelle, lui aussi, est modernisé : jeune, jolie allure, joli bagout, un jeune de notre époque qui a l'air de sortir de chez le coiffeur avec presque pas d'accent rappeur (très intéressante création de Tigran Mekhitarian qui anime le personnage d'une gestuelle et de mimiques parfois exagérés mais qui a le mérite de lui donner une vie et une agitation perpétuelle). Du Sganarelle d'origine l'aspect moraliste est très accentué. Il est là sans presque aucune duplicité. Son côté malin est toujours présent mais étouffé par les croyances superstitieuses. Il migre bizarrement du terrien crédule qu'il est au départ au moraliste bien-pensant drapé dans sa bonne volonté et dans son ignorance dont il fait un drapeau.

Dom Juan, son maître, est lui en comparaison, vieillissant. Du provocateur libre pourfendeur des moralistes, des censeurs et des esclaves de la religion, il ne reste qu'un être insatisfait, en fuite perpétuelle, mais surtout, un être soumis à ses désirs charnels (atteint de priapisme ?) : le contraire d'un esprit libre. À tel point que dès la première scène, l'étalage de ses désirs de conquêtes amoureuses déclenche les rires des adolescents du public.

C'est là que le parti-pris d'Anne Coutureau est dérangent, mais sans aucun doute volontaire.

À ce jeu de contemporanéité, les personnages secondaires étincellent tandis que les héros paraissent bien fatigués. Parlons d'Elvire : ses interventions se font sans âme. Elle est rendue concrète et très vaguement intéressante.

Le rythme de la comédie est abandonné au profit d'un tempo beaucoup plus lent, grave, posé.

Pour revenir une dernière fois sur le personnage titre, celui-ci paraît être passé à la moulinette de la psychologie du XXème siècle. Ses déclarations semblent de frères paravents qui cachent un désir inconscient d'anéantissement dans la jouissance et la volonté de semer le mal.

La fin du spectacle est en cela encore plus déroutante. Celui qui est emporté à l'origine dans le feu de l'enfer, se dirige ici en titubant vers le Christ en croix qui soudain se met en mouvement et devient le double en reflet de Dom Juan.

Dom Juan, martyr ?

Bruno Fournier



© Svend Andersen